

# SÉMIOTIQUE NARRATIVE ET TEXTUELLE

---

Algirdas Julien GREIMAS

*entretien*

**I. — Les titres de vos travaux (SÉMANTIQUE STRUCTURALE, DU SENS, SÉMIOTIQUE ET SCIENCES SOCIALES, MAUPASSANT. LA SÉMIOTIQUE DU TEXTE...) vous présentent comme un sémanticien. Quel est l'objet, aujourd'hui, d'une telle discipline, compte-tenu du développement actuel des champs du savoir ?**

*Vous avez raison de situer le lieu de mes réflexions sur la signification à l'intérieur du champ linguistique et de me considérer d'abord comme un sémanticien. Je ne saurais dire quelles connotations sociales comporte à l'heure actuelle le nom de sémanticien : il n'y a pas si longtemps, une quinzaine d'années à peine, c'était un terme explosif, provoquant parfois le trouble, mais surtout le mépris des gens sérieux.*

*En tant que linguiste, j'ai été à la fois agent de diffusion et victime de la grande illusion selon laquelle le plan du signifié des langues naturelles devait être considéré comme l'objet d'une description de caractère scientifique et surtout qu'une telle description, un peu à la manière de la phonologie, pouvait rendre compte de la totalité des significations véhiculées par les langues. Il a bientôt fallu se rendre à l'évidence que l'univers sémantique recouvert par une langue naturelle est coextensif de la culture de la communauté qui la parle et que si la sémantique est à la rigueur capable de donner une représentation à peu près satisfaisante des modes d'existence, d'articulation et de production des formes du signifié, elle ne peut en aucun cas prétendre à une description exhaustive de ces formes organisées en systèmes et constellations.*

*Aussi voit-on qu'à partir de cette sémantique des débuts, trop ambitieuse dans son projet, deux directions de recherche se sont précisées, l'une visant la constitution d'une sémiotique des cultures (cf. les sémiotiques connotatives de Hjelmslev, les travaux de Lotman, mais aussi le concept d'épistémé de Foucault) qui serait l'étude comparative des attitudes que les*

cultures adoptent à l'égard de leurs propres signes, et l'autre, la description des micro-univers de significations (cf. aussi les systèmes secondaires modelants des sémioticiens soviétiques), c'est-à-dire des champs sémantiques à configurations floues au moment de leurs manifestations, mais qui sous-tendent, à un niveau plus profond, des systèmes de valeurs et des organisations syntagmatiques de leur actualisation. Etant donné que les systèmes ne peuvent être saisis qu'à travers les procès qui les manifestent, nous voilà parvenus à la forme actuelle des recherches qui, quel que soit le nom qu'on leur donne, portent sur les possibilités et les moyens de l'analyse des discours.

Il est difficile, impossible même, de rester de nos jours un sémanticien « pur », celui qui ne serait concerné que par l'organisation des signifiés : dès qu'on se trouve en face d'un texte théâtral, par ex., on se rend compte qu'il n'est pas fait que de paroles, mais aussi d'intonations, d'attitudes somatiques, de comportements gestuels, de jeux de lumières, de mises en scène, de constructions d'espaces spectaculaires, etc..., et que tous ces langages de manifestation concourent à la production des significations globales. Le passage de la sémantique à la sémiotique se fait pour ainsi dire naturellement.

## II. — Dans la SÉMANTIQUE STRUCTURALE, vous insistez sur la pertinence linguistique de votre recherche. Comment situez-vous votre travail par rapport aux autres travaux linguistiques en cours : grammaires génératives et transformationnelles, grammaires de texte et ce qu'il est convenu d'appeler les sémiotiques textuelles ?

J'ai toujours considéré que la linguistique d'aujourd'hui a devant elle deux grandes tâches, deux projets à réaliser : (a) mettre en évidence la composante sémantique du langage et rendre les procédures de son analyse opératoires et (b) développer la linguistique discursive par la reconnaissance des régularités et des principes d'organisation transphrastiques. C'est au regard de ces deux projets que je cherche constamment à situer et à évaluer les recherches en cours, que je prétends — pour autant que cela dépend de moi — diriger mes propres recherches.

Il y aurait beaucoup à dire sur la situation actuelle de la linguistique. Ainsi, j'ai salué les développements récents de la sémantique générative. Je verserais à son actif l'affirmation de la primauté du sémantique, ce qui implique indirectement une conception plus proche de la nôtre de la forme en tant que forme signifiante. J'apprécie également l'approche syntaxique, c'est-à-dire, en somme, syntagmatique des représentations sémantiques qui complète notre démarche souvent trop exclusivement paradigmatique. L'apparition de la « grammaire des cas » me paraît également un bon signe : elle semble destinée à se rapprocher de plus en plus de la « grammaire actantielle » dont elle n'est au fond qu'une variante. On pourrait toutefois reprocher à la sémantique générative, telle qu'elle se présente dans son état actuel, un manque de souffle, l'absence d'une théorie du langage.

Le malaise relatif qu'on observe aujourd'hui du côté de chez les générativistes — particulièrement sensible aux Etats-Unis — me semble le contrecoup de l'enthousiasme exclusif qui a salué l'apparition de Chomsky. De tels débordements me paraissent déplacés dans nos recherches, guidées

*qu'elles devraient être par une éthique de la lucidité. Or le dévouement à la grammaire générative s'est souvent manifesté en France comme une hypostase des pratiques techniciennes ayant pour résultat de transformer la linguistique en technologie : c'est le reproche indirect qu'on peut lui adresser. Ceci dit, la contribution théorique de la grammaire transformationnelle — cette mise en paradigme, en vue de l'établissement des équivalences, des unités syntagmatiques de la dimension des phrases — constitue sans doute le progrès comparable au passage, dans un autre domaine, de la logique des classes au calcul des propositions.*

*Je suis avec sympathie les recherches en linguistique textuelle, telle qu'elle est pratiquée en Allemagne et ailleurs. Il est naturel, il est heureux que des linguistes restent préoccupés, depuis le boom et malgré l'échec de la traduction automatique, par des problèmes d'enchaînement des phrases, en quête d'éléments — tels les anaphoriques ou les déictiques — signalant et fondant la continuité discursive au niveau de la surface de texte. C'est un domaine légitime des recherches, parallèle à nos efforts d'établir, à un niveau plus profond, les principes et les règles de l'organisation narrative sous-jacente au déroulement des discours. Rien d'étonnant à ce qu'une incompatibilité d'humeur caractérise les rapports entre chercheurs à préoccupations apparemment si éloignées. Il n'est pas encore proche, le temps où une théorie sémiotique intégrée réussira à formuler les règles de « transformation » aménageant le passage d'un niveau discursif à l'autre.*

*Votre question sur les sémiotiques textuelles m'embarrasse. Vous savez que certaines langues, telles le russe ou l'allemand, ne possèdent pas d'équivalent du mot français (et anglais) « discours » et le traduisent par « texte ». Que la sémiotique soit appelée discursive ou textuelle ne change rien à l'affaire : j'en partage les soucis, les malentendus et les querelles qui sont autant de signes de sa santé. Quant aux présupposés métaphysiques qui s'y manifestent parfois de manière un peu excessive, ceci est une autre histoire.*

**III. — Est-il possible de constituer une grammaire générale des récits ? En effet, un modèle narratif peut-il éviter ce double défaut : soit d'être trop « général », soit d'être trop « particulier », en sorte qu'il semble impossible de concilier une démarche inductive et une démarche déductive ? Ce qui, dans les deux cas, compromettrait une connaissance scientifique des discours narratifs.**

*Je n'apprécie pas beaucoup l'emploi abusif et la plupart du temps métaphorique du terme de « grammaire ». On entend souvent parler de la « grammaire » d'une œuvre ou d'un texte : c'est comme si je me proposais de constituer la science de ce sorbier que je vois en ce moment, sous ma fenêtre.*

*La constitution d'une grammaire de ce genre est le montage d'un ensemble de mécanismes fort complexes censés rendre compte de la production de tous les discours ou, du moins, des discours narratifs (la production pouvant être entendue dans les deux sens de l'énonciation et de la lecture). Il ne s'agit donc pas pour moi de la génération des récits, c'est-à-dire de la seule dimension narrative des textes, mais de la production du discours dans sa totalité, avec ses composantes syntaxique et sémantique, avec des niveaux discursifs autonomes allant des structures discursives profondes,*

passant par le niveau dit narratif et aboutissant, à l'aide des procédures rhétoriques et stylistiques, à la manifestation sémiotique de cette totalité.

Ainsi considérée, la « grammaire générale » n'est au mieux qu'un projet scientifique. Existe-t-il d'ailleurs quelque part une grammaire quelconque achevée ? Mes collaborateurs et moi pensons posséder un certain nombre de morceaux, utilisables, de cet immense puzzle qui sera peut-être un jour la grammaire discursive. En dire plus serait de l'imposture.

Dans ce domaine comme dans d'autres, des travailleurs s'emploient de manières différentes : les uns, ayant une vocation théorique, cherchent à déterminer l'économie générale d'une telle grammaire, obligés de prévoir, au fur et à mesure des progrès de notre savoir, de nouvelles composantes théoriques, de nouveaux lieux d'articulation à construire. D'autres se consacrent à des recherches « pratiques », plus importantes pour moi que des constructions abstraites non véritables. C'est la pratique du texte qui pose le problème ardu que vous avez relevé, celui de la conciliation des démarches déductive et inductive. Je propose depuis quelque temps, pour cette étape de la recherche, la règle tactique suivante : en présence d'un phénomène non encore décrit, il faut construire le modèle qui en rend compte tel que le phénomène identifié y apparaisse comme la variable d'une structure métalinguistique plus générale. Un tel modèle est d'ordre hypothético-déductif : fondé sur la pratique, il permet de nouvelles applications qui le valident ou l'invalident.

#### **IV. — Vous avez surtout travaillé sur des textes à dominante fonctionnelle ; comment interpréter la place restreinte réservée, dans la SÉMANTIQUE STRUCTURALE et dans DU SENS, à des lectures de textes qualificatifs (« discours qui piétine sur place », SS., p. 134 sqq.) dominés avant tout, semble-t-il, par des micro-opérations phoniques, graphiques et syntaxiques ?**

*La distinction naguère proposée entre textes narratifs (= fonctionnels) et non narratifs (= qualificatifs) n'est qu'une hypothèse de travail qu'on ne peut consolider qu'en définissant, avec quelque précision, la notion même de narrativité. Or celle-ci reste encore très vague : la définir, comme le font certains, comme la description de « quelque chose qui se passe » ne nous avance guère.*

*La pratique de plus en plus étendue des textes a amené, au contraire, à constater l'élargissement progressif du champ de la narrativité : les discours philosophiques, juridiques, politiques, sans être précisément des « récits », possèdent une dimension narrative qui les organise. Les recherches actuelles que nous poursuivons en groupe — et qui ont abouti à une esquisse de la théorie des modalités (LANGAGES, sept. 1976) — tendent à montrer que tout discours est narratif ou plutôt que le terme de « narrativité », devenu trop général et impropre, recouvre en fait une organisation sémiotique du discours qui est sous-jacente à sa manifestation linguistique proprement dite.*

*Reste un domaine qui semble réservé à la manifestation des « textes qualificatifs », celui de la poésie (« normale » et « pathologique »). Des recherches nombreuses lui ont été consacrées par des sémioticiens aussi exigeants que J.-Cl. Coquet, J. Geninasca, F. Rastier ou Cl. Zilberberg ; je m'y suis intéressé moi-même en dirigeant un recueil d'Essais de sémiotique*

poétique censé constituer une mise au point des recherches accomplies en dix ans, depuis la parution des *Chats de Baudelaire*. De toutes ces analyses, la conclusion est la suivante : si la narrativité, comprise au sens proppien aujourd'hui trivial en est absente, elle se manifeste néanmoins dans le discours poétique sous sa forme abstraite, représentant le niveau sémiotique profond où « les choses qui se passent » sont reconnaissables comme des transformations de nature logico-sémantique.

Je ne distinguerais donc plus aujourd'hui les textes en « fonctionnels » et « qualificatifs », mais chercherais plutôt à reconnaître des types de narrativité (ou de sémiotité discursive) qui correspondent à la manifestation textuelle de tel ou tel niveau de profondeur de l'organisation discursive. Il y aurait ainsi des textes abstraits (à transformations logico-sémantiques), des textes narrativisés (à syntaxe actantielle anthropomorphe), des textes figuratifs (où les acteurs et les actions sont représentés par des figures du monde).

Une telle classification n'est, évidemment, qu'indicative, et d'abord pour la simple raison qu'il n'existe pas, au niveau de la manifestation, de discours « purs », comme il n'existe pas de phrases « correctes » : les grammaires, quelles qu'elles soient, sont toujours « idéales », disent tous les linguistes.

#### **V. — La recherche se partage aujourd'hui de fait entre des études, soit macro-structurelles, soit micro-structurelles. Une étude liant dialectiquement les deux niveaux est-elle possible et sous quelle forme ?**

Je pense que la problématique que dévoile votre question n'est réelle que dans le contexte historique donné qui est le nôtre. Celui-ci reflète l'état des recherches sémiotiques où l'apparition des méthodes nouvelles n'a pas encore renouvelé la manière d'interroger les textes. Ainsi les études littéraires restent encore prisonnières, plus ou moins inconsciemment, de la tradition qui veut qu'un littéraire se pose naturellement la question de son objet en termes d'« auteur » et de son « œuvre ».

Regardez, à titre d'exemple, l'immense succès de l'apparition, dans l'analyse textuelle, de la problématique de l'énonciation et du sujet de l'énonciation, problématique dont je ne mésestime pas l'importance : on se souvient de la joie avec laquelle on a fêté les retrouvailles avec ce prince des lettres que l'on avait cru interdit de séjour : l'auteur ! Quelle occasion aussi de renouveler tous les clichés psychologisants et sociologisants de la critique littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il en est de même du domaine sacré de l'œuvre : neuf sujets de thèse sur dix qu'on vous propose portent sur une œuvre ou un texte. Cet objet particulier sera soumis à l'étude exhaustive, l'analyse en épuiera tous les réseaux relationnels, en mettant en évidence toutes les lectures possibles. C'est dans cette perspective, dans ce cadre spécifique que se pose le problème des relations entre les macro-structures et les micro-structures, problème réel parmi une centaine de problèmes de ce genre, mais dont l'importance est gonflée du fait du poids de la tradition.

L'objet premier de la sémiotique littéraire, faut-il le rappeler, est le discours littéraire en tant que tel, et non la description de textes particuliers. Au regard de l'ethno-littérature, mais aussi des formes de plus en plus nombreuses que produit et utilise la socio-littérature de nos sociétés indus-

rielles, la spécificité du discours littéraire n'est ni évidente ni assurée : on ne peut parler de textes littéraires que dans le cadre général de la théorie du discours. Comment ne pas souhaiter alors que l'étude de textes particuliers soit remplacée par l'examen de problèmes particuliers, qu'à l'activité redondante se substitue une expansion du savoir.

Je ne voudrais pas toutefois donner l'impression de me dérober à votre question. La démarche macro-structurelle est, pour moi, exploratrice, elle utilise les modèles de prévisibilité dont nous disposons afin de se constituer un stock d'hypothèses sur l'économie générale du texte. Deux ordres de questions la guident : la première, dont j'ai déjà parlé brièvement, consiste à savoir quel niveau de profondeur discursif (abstrait ou figuratif, par ex.) est manifesté dans le texte choisi ; la seconde question vise à reconnaître quelle tranche du schéma narratif maximal (à la manière de la phrase complexe la plus longue possible) est prise en considération et réalisée dans ce texte. Cette exploration a donc pour but d'opérer une segmentation provisoire du texte et de permettre le choix d'instruments d'analyse appropriés. Ce n'est qu'à partir de là que commence la véritable construction du texte, c'est-à-dire une démarche que vous appelez micro-structurelle qui, à l'aide d'une syntaxe actantielle encore rudimentaire, cherche à décrire les opérations des sujets installés dans le texte, portant sur des objets de valeur qui constituent leur « être » ; toutes ces procédures sont censées confirmer ou rectifier les hypothèses de départ.

## **VI. — Les sémiotiques du texte postulent dans leur projet une adéquation descriptive (souvent satisfaisante) ; toutefois, la production d'une adéquation explicative autorise-t-elle l'économie (tant au niveau méthodologique qu'au niveau épistémologique) d'une théorie de l'histoire et d'une théorie du sujet explicites ?**

La sémiotique postule — dans la pure tradition saussurienne et au risque de voir disparaître sa propre spécificité — que le texte est sa seule réalité, qu'il est son seul « référent » garantissant l'adéquation de ses constructions métalinguistiques. Renoncer à ce postulat consisterait à transformer la sémiotique en une sociologie des textes qui serait peut-être une discipline tout aussi légitime, mais autre. La sémiotique s'est faite sienne la méthodologie de la linguistique, seule parmi les sciences de l'homme qui dispose de quelque 150 années de recherches rigoureuses et où le concept de progrès scientifique, contrairement à ce qui se passe ailleurs, n'est pas dépourvu de sens. C'est dire qu'à moins de ne reconnaître aucune valeur à la connaissance du monde par l'homme, il faut être extrêmement prudent lorsqu'on veut introduire des corps étrangers dans une discipline dont l'autonomie garantit son efficacité.

Les objets de la sémiotique sont des textes, ils peuvent être superposés, juxtaposés, on peut, dans certaines conditions, faire l'histoire des textes, c'est-à-dire des transformations dites « diachroniques » que l'on peut reconnaître entre eux. Mais l'homologation de ces transformations textuelles avec les changements intervenus dans l'Histoire est une démarche ontologique, elle n'est plus l'affaire de la sémiotique.

La sémiotique rencontre, il est vrai, des textes qui parlent de l'Histoire, mais le statut d'une telle histoire est le statut de « papier » : l'analyse

*sémiotique réussira au mieux à construire une typologie des philosophies de l'Histoire et non une théorie de l'Histoire. La sémiotique peut, d'autre part, s'intéresser aux discours historiques, c'est-à-dire à la manière dont les historiens écrivent et construisent l'histoire : la spécificité du discours historique ne pourra, dans ce cas, être reconnue que dans le cadre de la théorie générale du discours.*

*Tout cela ne répond que partiellement à votre question. Car le vrai problème est de savoir quel statut il faut accorder à la théorie de l'Histoire et de quelle manière envisager ses rapports avec les sciences humaines particulières, dont la sémiotique. Je concevrais volontiers la théorie de l'Histoire comme une épistémologie des sciences sociales qui, tout en disposant de son propre corps de concepts, cherche à explorer et à intégrer dans son sein les principaux acquis des disciplines particulières, une théorie cohérente et dynamique à la fois. Peu d'historiens, malheureusement, connaissent la sémiotique — et même la linguistique — autrement que par des ouï-dire des philosophes.*

**VII. — Les analyses sémantiques et narratives présupposent un lecteur doué d'une compétence « idéale ». En tant qu'enseignants, nous sommes confrontés, tant au niveau de la production des textes que de leur réception, à des difficultés de maîtrise des procès narratifs. Pensez-vous que l'acquisition de modèles narratifs puisse aider à développer ces performances narratives ? Comment, dans quel intérêt, avec quels effets prévisibles utiliser dans des classes du premier et du second cycle les modèles narratifs, étant entendu qu'il faut tenir aussi compte de déterminations socio-culturelles, affectives... ?**

*Je vois entre la performance et la compétence non une relation de présupposition simple, mais une réciprocity dialectique : si la compétence rend possibles les performances, les performances, à leur tour, augmentent et transforment la compétence.*

*Le projet scientifique de la sémiotique s'inscrit justement dans ce cadre dynamique. Il consiste d'abord à diminuer la part de la compétence intuitive, idéale du lecteur « doué », en explicitant le processus de la lecture, en le formulant de manière univoque, en le formalisant au besoin : ce sont là les conditions préalables de la transmissibilité du savoir, garante du caractère opératoire des modèles construits.*

*J'entends par compétence narrative une forme d'intelligence syntagmatique, c'est-à-dire un savoir-faire portant sur la programmation des comportements pratiques aussi bien que des démarches cognitives. Cette forme d'intelligence existe souvent de manière implicite : les enfants de ma voisine sont tous « très habiles de leurs mains », mais nuls pour le reste. Cela veut dire que leur compétence « narrative », leur capacité d'établir des projets du faire, d'évaluer correctement les moyens en introduisant des sous-programmes auxiliaires, de reconnaître clairement la hiérarchie des finalités de chaque programme, etc., est très élevée. Que leur manque-t-il encore qu'un enseignant pourrait leur donner ? D'abord, l'explicitation des programmes narratifs qu'ils manient seuls et qui, appuyée par des exercices, pourrait permettre d'étendre le champ d'application de ces programmes. La trans-*

position, ensuite, des principes et des modèles d'organisations syntagmatiques, qui sont de même nature, du plan somatique et pragmatique au plan cognitif. Les programmations narratives sont en réalité des modes de raisonnement, certainement tout aussi importants que des dissertations en trois points et l'adoption des méthodes de ce genre pourrait faciliter, pour une part, à établir le bon usage de l'enseignement littéraire.

**VIII. — Le sous-titre de votre MAUPASSANT (« La sémiotique du texte : exercices pratiques ») connote clairement un souci de propédeutique. Vous êtes vous-même enseignant, aussi comment concevez-vous le lien entre Théorie — Pratique — Pédagogie ?**

*Je professe une méfiance systématique à l'égard des théories qui, tout en étant idéologiquement ou esthétiquement fort satisfaisantes, restent sans lien avec la pratique et ne peuvent être supportées par elle. On a d'ailleurs pu remarquer que d'éminents sémioticiens sont capables de bouleverser de fond en comble leurs conceptions épistémologiques sans que cela change essentiellement la démarche méthodologique qu'ils préconisent. L'efficacité opératoire reste pour moi un des critères principaux de l'évaluation des théories.*

*Je ne pense pas être pour autant un « scientifique » endurci. La sémiotique n'est pas pour moi une science, mais un projet scientifique, c'est-à-dire une idéologie du savoir qui vise sa propre destruction, une idéologie qui en vaut une autre, tant par sa visée — qui est l'augmentation du savoir sur l'homme — que par ses méthodes — qui reposent sur le postulat de l'intelligibilité du monde — ou par sa sanction personnelle : le plaisir de trouver ce qu'on n'a pas cherché, la satisfaction de voir confirmées, au niveau du concret textuel, les hypothèses ainsi surgies.*

*Le discours à vocation scientifique qui est une quête et une production du savoir, est aussi, de par sa nature linguistique, un faire-savoir. La diffusion du savoir est directement liée à sa pratique. La pédagogie toutefois est plus qu'une diffusion, elle comporte en outre une dimension persuasive. Le discours didactique se veut efficace : il met en place un ensemble de procédures de persuasion qui visent à obtenir l'adhésion complète du récepteur. Du point de vue de son organisation formelle, ce discours ne se distingue donc pas fondamentalement du discours publicitaire ou politique.*

*Il n'y a pas de conformité entre les buts et les moyens dans le dire du pédagogue : des moyens efficaces peuvent servir à la transmission des contenus jugés exécrationnels, et les meilleurs causes dépérissent faute de manipulations pédagogiques appropriées. Car si les techniques didactiques sont neutres, les contenus transmissibles ne le sont pas : le métier d'enseignant n'est pas innocent. Diffuser le savoir présuppose une suite de convictions assumées, à commencer par la première, à savoir que la connaissance est une valeur.*

*Le discours à vocation scientifique et le discours didactique se retrouvent de nouveau dans le souci commun d'être fondés en vérité.*